

## Droits des humains, droits des animaux

In: Les Cahiers du GRIF, Hors-Série N. 1, 1996. Chair et viande. pp. 33-47.

---

Citer ce document / Cite this document :

Battaglia Luisella, Bonis Oristelle. Droits des humains, droits des animaux. In: Les Cahiers du GRIF, Hors-Série N. 1, 1996. Chair et viande. pp. 33-47.

doi : 10.3406/grif.1996.1883

[http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/grif\\_0770-6081\\_1996\\_hos\\_1\\_1\\_1883](http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/grif_0770-6081_1996_hos_1_1_1883)

---

# Droit des humains, droit des animaux

---

Luisella Battaglia

En 1792, paraît à Londres un curieux libellé anonyme – curieux, nous le verrons, de par son contenu et son singulier destin – , *A Vindication of Rights of Brutes* (sous-titre : « *Quid rides?* ») <sup>1</sup>. L'auteur en est Thomas Taylor « le platonicien <sup>2</sup> », philosophe à Cambridge, célèbre spécialiste de Platon, traducteur de Porphyre et, un temps, ami personnel de Mary Wollstonecraft <sup>3</sup>, auteur, elle, de la plus célèbre *Vindication of the Rights of Women* (1792), dont Taylor se propose de faire la satire <sup>4</sup>.

*A Vindication of the Rights of Brutes* se veut en fait une *reductio quia absurdum* des thèses émancipatrices et, plus généralement, des théories révolutionnaires sur la défense des droits. Si telle est la thèse fondamentale défendue par Taylor, des êtres aussi proches de la nature – et par conséquent privés de raison – que les femmes prétendent posséder la raison et revendiquent des droits, alors les bêtes elles-mêmes peuvent avec une égale légitimité avancer des prétentions identiques. L'absurdité manifeste de la conclusion devrait suffire à prouver la fausseté de la proposition de départ.

Taylor commence par déclarer qu'il entend soutenir, à l'aide d'arguments démonstratifs, d'une part qu'il existe une parfaite égalité entre l'homme et l'animal, d'autre part que tous les êtres vivants ont une dignité intrinsèque et une valeur propre. Couronnement nécessaire de la doctrine de Tom Paine et de Mary Wollstonecraft, la théorie des droits des animaux devrait, déclare-t-il, être défen-

due « par tous les amateurs de nouveauté et tous les amis de l'opposition qui, en ces temps, sont par bonheur si nombreux, aussi bien en France qu'en Angleterre, et (dont le nombre est destiné) à augmenter sans limites <sup>5</sup> ».

La « grande vérité » que Taylor, dans son invention burlesque, serait appelé à promulguer, est qu'il n'y a rien dans l'univers qui corresponde à la « supériorité par nature ». Il ne se dissimule toutefois pas la difficulté de son entreprise : trop de gens encore, « en ces jours pourtant lumineux », rechignent à admettre l'égalité des hommes entre eux et, partant, celle entre hommes et bêtes. L'enseignement dont il se réclame est celui d'Aristote : il se réfère en particulier à ce passage de *Politiques* où il est écrit que certains hommes naissent par nature esclaves et d'autres libres, et que, de même que l'âme gouverne le corps, il faudrait que la partie esclave de l'humanité fût gouvernée par la partie libre. Mais, commente Taylor avec ironie, pareille conclusion serait à coup sûr tournée en ridicule par un moderne authentique. Certes, il est singulier que la doctrine de l'égalité universelle – « une vérité morale de la plus haute importance et de la plus illustre évidence » – ait été ignorée des anciens et qu'aujourd'hui encore, « à une époque aussi éclairée que la nôtre », elle ne soit pas universellement reconnue. Toutefois, jour après jour, elle gagne du terrain dans la partie pensante de l'humanité : « Paine a déjà convaincu des milliers de personnes de l'égalité des hommes entre eux, et Wollstonecraft a de manière indiscutable démontré que les femmes sont par nature les égales des hommes, pour ce qui est non seulement des capacités intellectuelles mais aussi de la force physique et de la hardiesse <sup>6</sup>. »

A qui objecterait que ces doctrines sont trop abstraites et sophistiquées, susceptibles en tout cas d'anéantir ces distinctions sociales qui selon toute apparence émanent de la nature elle-même, et ce depuis la création du monde, il serait possible de répondre : « Il faut tout d'abord démontrer que de telles distinctions sont nécessaires et naturelles, puisqu'il existe des raisons fondées de soupçonner qu'elles ne sont que le fruit d'obscures machinations d'hommes rusés et mauvais, désireux de détruire l'égalité voulue par l'Auteur de l'univers (...). De plus, ces distinctions sont si loin d'être naturelles que les termes mêmes qui servent à les exprimer sont à l'évidence dus à la dénaturation de dénominations plus communes et moins arbitraires. » Selon une étymologie qui associerait l'humain et l'animal, le grec *Basileus* (« roi ») serait à n'en pas douter une déformation de *Basiliscos* (le reptile dit « basilic »), tout comme l'anglais *pray* (« prier ») serait une déformation de *bray* (« brailler »)<sup>7</sup>.

Sur un ton plus sérieux, Taylor poursuit dans les chapitres suivants son « enquête ardue » sur les droits des bêtes, afin soit de démontrer qu'il s'agit d'êtres rationnels à l'égal des hommes, soit d'illustrer les avantages innombrables

que pourrait entraîner la restauration de leur égalité naturelle avec le genre humain.

A l'appui de la première de ces thèses – selon laquelle la raison est commune aux animaux et aux hommes –, Taylor présente les arguments « admirablement appropriés » déjà avancés par Porphyre et portant, ainsi qu'il le note, sur l'existence d'un langage animal qui, parce que nous avons perdu la capacité de le comprendre, nous est devenu aussi inintelligible que celui de bien des « Barbares »<sup>8</sup>.

Dans cette perspective, la différence entre l'homme et l'animal serait de degré, et non d'essence, puisque l'un et l'autre partageraient la même raison, quoique dans une mesure différente. Par suite, la justice ne devrait pas rester circonscrite aux limites étroites de la seule espèce humaine car, selon Porphyre, les animaux sont nos amis et nos parents, l'histoire et l'expérience prouvant d'ailleurs que leur massacre est à l'origine des guerres et des injustices qui surgissent ici-bas. Suit une longue digression sur la nécessité de s'abstenir de viande animale, conséquence directe, nécessaire, de cette fraternité<sup>9</sup>.

Multipliant les références aux récits que Plutarque consacre à la *brutal sagacity*, Taylor s'étend ensuite sur l'utilité et les avantages d'une étroite association entre hommes et bêtes. Tant et si bien qu'au fil des pages s'esquisse une sorte de « monde à l'envers » aux valeurs inversées, un monde où les hiérarchies « naturelles » sont subverties et où, pour reprendre les termes mêmes de l'auteur, « l'humanité, prise d'une irrépressible passion (*rage*) pour la liberté abolira tout gouvernement comme un joug intolérable<sup>10</sup>. »

Une fois affirmé le principe de l'égalité parfaite, hommes et animaux pourraient communiquer sans problèmes et les amours entre différentes espèces fleuriraient. Prenant la place des hommes, les bêtes accompliraient les tâches principales : les pies – chanteuses hors pair – formeraient des orchestres et des fanfares de musique ; les bœufs – notoirement travailleurs – seraient préposés au commerce et à l'industrie; les chiens – acteurs de premier ordre – monteraient des compagnies théâtrales ; les ours deviendraient médecins de la cour, et ainsi de suite. Les chiens se verraient en outre confier la charge entre toutes délicate de professeurs d'éducation sexuelle. Cette « mission » particulière ne prend sens que rapportée à la controverse qui surgit entre Thomas Taylor et Mary Wollstonecraft lorsque cette dernière soutint la nécessité de parler le plus sincèrement et le plus clairement possible aux enfants des problèmes du sexe. Taylor reprend dans sa *Vindication* cette thèse exposée dans les *Elements of Morality of Children* pour faire ironiquement l'éloge de sa subtilité (ce projet, déclare-t-il, constitue « la démonstration la plus éclatante de la théorie [de Mary Wollstonecraft], l'égalité entre la nature féminine et la nature masculine ») et en proposer une application pratique.

Pourquoi ne pas assigner cette tâche aux chiens, « prompts à offrir en tout temps et en tout lieu des démonstrations pratiques du noble usage des organes de la génération ? Promus instructeurs, les chiens pourraient de même apprendre aux enfants à surmonter des coutumes absurdes comme la décence et la pudeur <sup>11</sup> ».

Ce passage est important pour comprendre les raisons profondes de la satire de Taylor, pour qui les théories révolutionnaires de la défense des droits menaçaient non seulement de subvertir l'autorité et l'ordre, mais aussi de saper la moralité publique et, au premier chef, la morale sexuelle.

Car rien dans la nature n'échappe au rapport hiérarchique. Taylor reprend ici les thèses d'Aristote, qu'il cite vaguement sous prétexte de les critiquer : « L'âme commande au corps avec l'autorité d'un homme d'État et d'un monarque. »

Le dualisme ontologique esprit/matière, qui oppose la sphère de l'esprit et de la raison à celle de la physique, de la nature, des émotions, se traduit par un dualisme hiérarchique exprimé dans la structure même de la société.

La hiérarchie existe également entre les sexes : « Ainsi des relations du mâle envers la femelle ; l'un est par nature supérieur, l'autre inférieure, l'un commande, l'autre est commandée, et il est nécessaire qu'entre tous les hommes il en aille précisément de la sorte. » L'analyse aristotélicienne fait apparaître un seul individu rationnel et, en définitive, humain, en dessous duquel se déploie une pluralité de figures (les femmes, les esclaves) prétendument dépourvues de rationalité et, de ce fait, placées aux marges de la sphère de l'humain.

C'est en ce sens que l'idéologie patriarcale la plus classique trouve à s'exprimer chez Taylor, et avec elle la plus antique tradition dualiste, celle qui, en refusant et la nature et la corporéité, déprécie du même mouvement la femme, tenue pour être, dans une plus grande mesure que l'homme, déterminée par la nature.

*Les droits des femmes :*

*la Vindication de Mary Wollstonecraft*

*The Vindication of the Rights of Women* reprend, sur le mode satirique, cette association symbolique entre femme et nature qui traverse la culture occidentale. La femme, à l'instar de la nature, est considérée comme une puissance dont la dangerosité et l'imprévisibilité justifient qu'elle soit maîtrisée et subordonnée. Mais il y a plus : toujours à cet instar, elle représente l'Autre dont le sujet transcendant (masculin) se distingue afin d'assurer sa maîtrise.

Persuadée que ces thèses servent à affermir le pouvoir patriarcal, Mary

Wollstonecraft s'emploie précisément à les dénoncer. Si, affirme-t-elle, la raison est bien la faculté qui distingue l'espèce humaine des bêtes, alors les femmes possèdent cette faculté à l'égal des hommes et, de ce fait, doivent pleinement avoir part aux droits naturels de l'humanité.

On le sait, Mary Wollstonecraft voulait étendre aux femmes, en en faisant des citoyens à part entière, les principes de *La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* (le « manifeste » de 1789). Il faut cependant ajouter que sa *Vindication* n'est pas tant une exigence de liberté politique et économique pour les femmes qu'une défense des thèses affirmant que leur nature rationnelle est identique à celle des hommes. Défendre la cause de l'égalité des sexes supposait de combattre d'abord l'argument, très insidieux, sur les différences de nature entre hommes et femmes, différences auxquelles devait correspondre – de l'avis de Rousseau par exemple <sup>12</sup> – une différenciation des rôles, ou « fonctions ».

« Le moment est venu, écrit-elle, d'une révolution dans le comportement des femmes ; c'est le moment de leur rendre leur dignité perdue et de faire en sorte qu'elles s'emploient, en tant que partie de l'espèce humaine, à transformer le monde en commençant par elles-mêmes. »

Si la très ancienne opinion qui assimile l'homme à la raison et la femme au sentiment et à la passion est au fondement de la servitude des femmes, la libération de ces dernières passera avant tout par le refus des traditionnelles qualités féminines (douceur, soumission, etc.), l'exercice intellectuel, l'acquisition de l'indépendance par le travail. Et pour le simple motif que chacun doit pouvoir profiter dans les mêmes conditions des chances de développer totalement sa personnalité, la société se doit de donner la même éducation aux deux sexes.

Dans le sillage des espérances nourries par la Révolution française, l'appel à la raison lancé par les Lumières rejoint les revendications des libertés fondamentales. Toute l'analyse de Mary Wollstonecraft s'articule donc autour de cette exigence : que la femme soit traitée en être rationnel et agisse comme tel, en *personne* capable d'assumer ses propres décisions en pleine autonomie. A cet égard, il n'est sans doute pas inintéressant de rappeler que *The Vindication of the Rights of Women* multiplie les références polémiques à l'état animal pour définir la condition féminine. Les femmes y sont souvent comparées à des animaux domestiques : « Maintenus en cage, comme la gent ailée, elles n'ont d'autre activité que de se lisser les plumes et de passer d'un perchoir à l'autre avec une allure faussement majestueuse. Il est vrai qu'elles n'ont pas besoin de se donner du mal pour se procurer nourriture et vêtements ; en échange, toutefois, elles donnent leur santé, leur liberté et leur vertu <sup>13</sup>. »

Les femmes domestiquées sont des êtres menacés de dégénérescence : pour cultiver leur beauté diaphane, elles négligent la santé et la vigueur de leur corps et, surtout, n'exercent pas leur raison. Comme il ne leur est pas permis de prendre des décisions, elles sont privées de liberté et découragées de développer leurs facultés intellectuelles : « Ce sont les occupations frivoles qui rendent la femme frivole <sup>14</sup>. »

Dans une critique adressée à Rousseau, qui voyait dans la dépendance l'état naturel de la femme, Mary Wollstonecraft objecte : « L'état de servitude ne se limite pas à l'humiliation de l'individu, ses effets se transmettent semble-t-il à la descendance. Si en effet on considère le temps pendant lequel les femmes ont vécu dans un état dépendant, est-il surprenant que certaines d'entre elles restent dans les chaînes à souffrir de la faim et à faire la fête comme des épagneuls ? Ces chiens, observe un naturaliste, tiennent d'abord les oreilles droites. Mais l'habitude a succédé à la nature, et ce qui était signe de peur est devenu une forme de beauté <sup>15</sup>. »

L'attention excessive accordée à l'apparence, l'oisiveté, une éducation conçue pour maintenir dans l'ignorance, tels sont, pour Mary Wollstonecraft, les principaux obstacles à l'émancipation des femmes. Si les hommes, comme les femmes, avaient été maintenus en sujétion, ils auraient fini par développer les mêmes qualités de caractère ; si on leur avait retiré la possibilité de développer leurs capacités rationnelles, de devenir des personnes morales mues, au-delà de leur plaisir personnel, par des problèmes, des intérêts, des idéaux, ils seraient devenus frivoles, vaniteux, sentimentaux. Dans cette défense de l'humanité de la femme, la référence au Kant des *Fondements de la métaphysique des mœurs* est constante : « La femme, écrit Wollstonecraft, n'est pas le jouet de l'homme. » Autrement dit, pour parler en termes kantien, elle n'est pas un simple moyen, un instrument, mais une *fin*, un agent rationnel dont la dignité consiste à pouvoir se déterminer soi-même. « Je souhaite aux femmes, dit encore Mary Wollstonecraft, de n'être ni des héroïnes ni des bêtes, mais des créatures rationnelles. »

Le « cri de la nature » :

*l'utopie végétarienne de John Oswald*

L'espoir d'un règne nouveau naît en 1789, en même temps que se forme l'image d'un âge présocial où l'homme aurait vécu en harmonie avec l'ensemble des êtres vivants. Cette vision qui allie la thématique jacobine des droits à l'utopie grandiose du retour à la nature trouve à s'exprimer sous une forme des plus significatives dans un opuscule publié en 1791, *The Cry of Nature or an Appel to Mercy and to*

*Justice on Behalf of the Persecuted Animals* <sup>16</sup>. L'auteur, John Oswald, écrivain et soldat, ami personnel de Tom Paine, a fondé la section londonienne de la « Confédération universelle des amis de la vérité » <sup>17</sup>; lui-même se définit comme un « citoyen de la république révolutionnaire », « membre du Club des Jacobins », et dit explicitement vouloir étendre les droits, non seulement aux femmes et aux Noirs, mais également aux animaux, sur la base d'une fraternité universelle. L'espoir, lit-on dans la préface, est qu'approche « le jour où le sentiment croissant de paix et de bonne volonté à l'égard des humains embrassera de même, dans un cercle de bonté plus large, toutes les créatures vivantes <sup>18</sup> ».

L'opuscule s'ouvre sur une évocation admirative des principes de la religion hindouiste, jugés supérieurs à ceux de la religion chrétienne en ce qui concerne le problème des rapports entre l'homme et les animaux. Dans la culture occidentale, l'homme « souverain despotique du monde, seigneur de la vie et de la mort de chaque créature, répudie tout lien de parenté avec les esclaves de sa tyrannie ». Éclairé par la lumière de la raison et destiné à l'immortalité, il s'est immensément éloigné des bêtes qui n'ont que l'instinct pour guide.

A l'enseignement d'Aristote, prônant que, de même qu' « il n'y a pas d'amitié ni de lien de justice envers les choses privées d'âme, de même il n'y a pas de lien envers un cheval ou un bœuf ou envers un esclave en tant qu'il est esclave : il n'y a en effet rien en commun », Oswald oppose les préceptes « admirablement conformes aux croyances hindouistes » de Pythagore et de Porphyre, qui recommandaient de respecter les normes de la justice à l'égard des animaux au motif qu'entre les êtres vivants la parenté est générale.

Les vues d'Oswald reposent sur une base métaphysique correspondant, pourrait-on avancer, à une conception téléologique de la nature où les réminiscences pythagoriciennes se conjuguent aux thématiques rousseauistes. Tout homme qui se conforme aux principes naturels, qui écoute la voix de la nature et qui mène à bien ses projets dans son humanité respecte nécessairement la moindre créature vivante : chaque meurtre est un crime contre la mère commune.

L'image placée au revers de la couverture représente de fait la nature sous les traits d'une jeune femme ; dotée des attributs de la fécondité, elle se couvre les yeux devant le désespoir d'une biche qui se lamente sur son petit égorgé par le couteau du boucher. « Elle verse des larmes, dit la légende, sur les pauvres innocents incapables de faire le mal, elle supplie l'homme de ne pas tuer d'autres créatures : il n'en a pas besoin, un banquet copieux est à sa disposition <sup>19</sup>. »

Oswald cite à maintes reprises Pythagore, Plutarque, Rousseau et Monboddo <sup>20</sup> pour affirmer la supériorité de l'alimentation végétarienne qui serait, elle, en

accord avec la nature et avec le destin de l'homme, « seigneur, et non tyran, du monde ». Pourtant, ajoute-t-il, celui qui, touché de piété, écoute la voix sacrée de la nature, passe pour misanthrope : « Est-ce donc un si grand crime que la compassion ? Est-ce offenser la société que respecter dans les autres animaux ce principe de vie que les hommes ont reçu des mains de la nature <sup>21</sup> ? » Et, pour réfuter l'argument voulant que l'homme soit *par nature* carnivore, Oswald souligne l'impossibilité d'inférer une prescription morale d'une caractéristique prétendument *naturelle* : « Peut-être faudrait-il que la justesse d'une action fût purement déterminée par la *capacité* physique de l'agent ? Sous prétexte que la nature, généreusement pourvue, (nous) a en surabondance doté(s) de vigueur animale, s'ensuit-il que nous devons en abuser <sup>22</sup> ? »

L'image maternelle de la nature livre en condensé l'intuition qu'il y a une unité cachée et un destin commun derrière la grande multiplicité du vivant. C'est pourquoi il faut « apprendre à reconnaître et à respecter dans les autres animaux les sentiments qui vibrent en nous <sup>23</sup> ».

Il s'agit de restaurer entre toutes les créatures l'antique harmonie qui prévalait au temps de l'innocence, âge d'égalité parfaite et de fraternité entre les espèces. Pour Oswald, civilisation n'est pas synonyme d'amélioration, puisqu'une légalité étrangère à l'homme s'est désormais substituée à la légalité de la nature. Rappelons au passage qu'une version de la *Marseillaise* déclarait : « Voici le jour où la Nature reprend ses droits sur l'univers. »

Dans l'ardent désir oswaldien pour l'état de nature, c'est la critique du monde moderne qui prend corps, celle des villes « sources de misère et de vice », d'une science (la condamnation de la vivisection est ici explicite) qui « sacrifie à sa splendeur les sentiments les plus chers de l'humanité ».

Il convient dorénavant de voir dans la nature l'autorité suprême de l'ordre nouveau : elle incarne une totalité riche en contenus moraux, un paradis temporel perdu qui doit être reconquis, une permanente possibilité de recommencements.

*La première déclaration des droits des animaux :*  
*Henry Salt*

*Quid rides ?*, lisait-on sur le frontispice de la *Vindication* de Taylor. Question qui laisse, semble-t-il, filtrer un obscur ennui : au lieu d'avoir une valeur rassurante, la satire lève malgré elle d'inquiétantes interrogations.

Dans la mesure où il bâtit une réalité imaginaire pour disqualifier et dévaloriser

une situation réelle – le monde nouveau des hommes et des femmes libres –, le *pamphlet* de Taylor agit, au-delà et contre son intention déclarée, un peu comme un réflecteur qui jetterait des traits de lumière sur une histoire possible – celle des droits des « différents » – et ouvrirait de la sorte sur un scénario totalement inédit.

La satire, on le sait, met en marche l'imagination sociale, soit la faculté que l'on s'accorde de ne pas considérer les coutumes et les institutions sociales existantes comme absolues, définitives et seules possibles, pour, au contraire, imaginer d'autres modèles, remettre en question les règles établies, incriminer l'ordre naturel.

Parler de « mondes à l'envers » à propos de Taylor risque peut-être de paraître impropre. Car, de fait, les *mondes à l'envers* ce sont ces récits, en grande partie issus de l'imaginaire populaire, où les animaux prennent la place des hommes et inversement (l'oiseau dépèce le chasseur ; les chevaux roulent en carrosses tirés par des cochers ; le cochon égorge le boucher, etc.). Parodies, caricatures zoologiques si l'on veut, ou, plus profondément, basses utopies populaires, sortes de rites de transgression compensatoires et renversement des règles grâce auquel l'impossible devient possible.

Le monde à l'envers construit par Taylor devait selon lui servir à secouer les consciences, comme un cauchemar dont on est heureux de sortir au réveil : utopie négative, donc, qui permet de revenir, rassuré et convaincu, à l'ordre habituel, naturel, au *monde vrai*.

Historiquement, dans sa première utilisation, l'expression « droits des animaux » visait par conséquent à souligner l'absurdité de la chose, voire son caractère aberrant ; en revanche, nous le verrons, elle fut par la suite utilisée dans un sens diamétralement opposé.

Un siècle exactement après la publication du libelle de Taylor, paraissait un texte au titre significatif, *Animal's Rights Considered in Relation to Social Progress*<sup>24</sup>, qui posait dans des termes neufs, pour ne pas dire révolutionnaires, la relation hommes/animaux. Son auteur est le philosophe anglais Henry Salt<sup>25</sup>, spécialiste de Thoreau, ami de Gandhi, fondateur de l'Humanitarian League et engagé dans les luttes les plus importantes de son temps (de l'abolition de la peine de mort à la réforme du système carcéral en passant par la revendication des droits des femmes et des minorités opprimées). Il élabore ici une véritable idéologie animaliste nourrie de traditions de pensée différentes et hétérogènes, dont l'utilitarisme de Bentham, le libéralisme de Spencer et le darwinisme. Salt replace l'affirmation des droits des animaux dans le mouvement plus vaste et victorieux de la revendication des droits humains contre les préjugés antiégalitaires, s'engageant ainsi dans les traces d'Oswald et dans le sillage ouvert par les travaux de Tom Paine et de Mary Wollstonecraft.

L'élan humanitaire à l'origine de l'émancipation des esclaves finira par s'étendre aux autres espèces, mais non sans qu'on ait au préalable surmonté la très ancienne idée du « saut immense » entre l'homme et les autres espèces animales, et reconnu le lien commun associant tous les êtres vivants en une fraternité universelle.

Il n'est pas moins intéressant de remarquer que dans *A Plea for Vegetarianism* (1886), le même Henry Salt tirait parti des arguments et citations (ceux de Pythagore, Porphyre ou Plutarque) déjà utilisés par Taylor sur le mode sarcastique.

Taylor, on l'a dit, ironisait sur le choix du végétarisme, conséquence « logique », selon lui, de la reconnaissance de la nature commune à tous les animaux. Or, aux yeux de Salt, cette conséquence apparaît non seulement plausible de bout en bout, mais aussi nécessaire et juste, et il va « prendre au sérieux » les démonstrations des auteurs classiques auxquels Taylor empruntait pour les parodier.

Il faut toutefois ajouter que lorsque Henry Salt attribue des droits moraux aux animaux, il le fait à partir d'arguments passablement éloignés des postulats de départ de Thomas Taylor ou de Mary Wollstonecraft, pour qui les droits découlent de la jouissance de la raison.

En brossant à grands traits son « monde à l'envers », Taylor mettait notamment en scène des animaux « parlants », « raisonnants ». Or, selon Salt, il n'est pas nécessaire que les animaux soient à même de raisonner ou de parler pour mériter le droit à la considération morale ; leur capacité à souffrir suffit. Explicitement rapportée à Bentham <sup>26</sup>, la caractéristique vitale qui donne son fondement à ce droit est la sensibilité, soit la capacité commune à tous les animaux, humains ou non, d'éprouver le plaisir et la douleur.

### *Femmes, nature, animaux. Une nouvelle alliance*

Autre élément important de nouveauté : l'identification entre femme et nature, autrefois contestée par Mary Wollstonecraft pour mieux revendiquer la rationalité et l'entière dignité de la femme, se voit aujourd'hui récupérée par certains courants féministes.

Pour l'écoféminisme <sup>27</sup>, notamment, cette identification constitue le point de départ d'une critique de l'idéologie patriarcale et de la culture *androcentrique*. Le choix du terme « androcentrisme » souligne la *masculinité* intrinsèque d'une culture dont les valeurs, les croyances, les attitudes typiquement masculines, tenues pour absolues et universelles, servent de paramètres à la définition même de l'humain.

Le propre de la vision androcentrique – dont, soit dit en passant, le libelle de

Taylor est un exemple classique – consiste d'abord à identifier le masculin à l'humain, à attribuer une valeur positive relativement haute à tout ce qui, traditionnellement, est associé au masculin, et, parallèlement, à dévaloriser le féminin. Vient ensuite l'aptitude à penser sur un mode hiérarchique, soit en fonction de hiérarchies de valeurs ; ce qui revient à dire qu'il serait impossible de saisir la diversité autrement qu'à travers la grille conceptuelle de la hiérarchie, autrement qu'en souscrivant aux notions de « supérieur » et d'« inférieur ».

Enfin la pensée patriarcale procède typiquement par antinomies, selon un dualisme normatif (l'humain s'oppose au non-humain, la raison à l'émotion, l'esprit au corps, etc.) : elle informe une vision de la réalité qui met l'accent sur les éléments de disjonction au détriment de la continuité et de la complémentarité.

Selon les écoféministes, la culture de la hiérarchie associerait donc conceptuellement la maîtrise de la nature et celle de la femme : « Pendant trop de siècles, écrit Adrienne Rich, nous avons été tenues pour pure nature, exploitées et violées comme la terre et le système solaire <sup>28</sup>. »

C'est à la dépréciation de la nature et des autres formes de vie, à l'aversion qu'elles inspirent qu'il faudrait rattacher les brutalités et la violence dont les femmes sont victimes, et vice versa. D'où l'invitation à sortir du piège patriarcal et à repenser l'image de soi et le rapport au monde naturel en fonction de modèles alternatifs aux modèles dominants. Ce en privilégiant, d'abord et avant tout, les éléments traditionnellement dévalorisés parce que féminins (cas, on s'en souvient, de Mary Wollstonecraft elle-même) et désormais revendiqués comme humains à part entière : le sentiment prime sur la froide raison, l'expérience vécue a plus de prix que l'analyse objective et détachée de son objet, l'implication par sympathie l'emporte sur l'impartialité abstraite.

De même est-il possible, sur un plan proprement politique, de trouver un lien entre féminisme et animalisme, au sens où tous deux se veulent des mouvements de libération. Le philosophe Peter Singer introduit explicitement ce parallèle en affirmant que le mouvement de libération des animaux entend également mettre un terme aux préjugés et à la discrimination fondés sur un critère – celui de l'espèce – aussi vide et arbitraire que ceux de la race et du sexe.

On constate à partir de là qu'il existe une analogie étroite entre racisme, sexisme et « spécisme » (les préjugés fondés sur la notion d'espèce), en tant qu'il s'agit de formes de discrimination injustifiables soutenues par l'égoïsme de groupe et par la prétention à perpétuer les formes hiérarchiques du pouvoir <sup>29</sup>.

Tout un courant de la critique féministe des sciences et de la médecine « masculines » revendique lui aussi clairement une sorte de « parenté » entre les

femmes et les espèces animales. « Il est facile, écrit Gena Corea, d'estimer que le destin des animaux est entièrement différent de celui des femmes. Je ne crois toutefois pas que dans un monde de suprématie masculine, les femmes et les animaux appartiennent à des catégories aussi fondamentalement différentes (...). Des siècles durant, femmes et animaux ont partagé la même condition juridique. Nous fûmes des "biens meubles", une propriété animée <sup>30</sup>. »

Le nouvel esclavage auquel fait allusion Gena Corea est celui des professionnelles de la reproduction – les mères dites de substitution, par analogie avec les femelles reproductrices des éleveurs – à qui on dénie tout autant qu'aux animaux le droit à l'intégrité corporelle.

Par ailleurs, avance la féministe Carol Adams, on peut rattacher l'exploitation et la violence subies par les animaux aux différentes formes d'oppression que les hommes ont au cours des siècles exercées sur les femmes et qu'il faut combattre pour créer une société nouvelle. Faute de prendre en compte l'importance du mouvement pour la défense des droits des animaux, le mouvement féministe risque de reconduire le modèle d'exploitation patriarcal qu'il combat <sup>31</sup>.

Pour en revenir à Thomas Taylor, sans aller jusqu'à faire de son pamphlet un exemple d'« hétérogénéité des fins » dont la satire serait devenue prophétie, il est singulier de constater que, dans son désir de tourner en ridicule un certain nombre de revendications, il a paradoxalement fini par émettre des hypothèses révolutionnaires.

Tel est le curieux destin ou, si l'on préfère, la bonne fortune d'un ouvrage dont nul aujourd'hui ne se souviendrait s'il n'était entré, le plus involontairement du monde, dans la longue histoire de la défense des droits des animaux.

Traduit de l'italien par Oristelle Bonis

1. *A Vindication of the Rights of Brutes*, Londres, Edward Jeffrey, 1792. Le nom de l'auteur est mentionné à la main, au verso de la couverture, avec cette indication : « Thomas Taylor, the Platonist ».

2. Ecrivain et philosophe anglais surnommé « le platonicien » à cause, précisément, de ses efforts pour présenter le platonisme aux lecteurs modernes. Thomas Taylor, né à Londres en 1758 et mort à Walworth en 1835, est connu pour ses traductions de *Platon*, *Proclus*, *Giamblico*, *Aristote*. Plusieurs de ses ouvrages théoriques furent publiés de façon anonyme,

entre autres : *The Elements of a New Method of Reasoning in Geometry*, Londres, 1780 ; *Dissertation on the Eleusinian and Bacchic Mysteries*, *ibid.*, 1791 ; *Introduction to Plato's Cratylus, Phædo, Parmenides, Timæus*, *ibid.*, 1793 ; *Commentaries on the Philosophy of Plato*, 5 vol., *ibid.*, 1804 ; *Dissertation on the Philosophy of Aristotle*, *ibid.*, 1812.

3. Ecrivaine et essayiste, née en 1759 à Spitafields, un faubourg de Londres, morte en couches à Londres en 1797, Mary Wollstonecraft est l'auteur de *A Vindication of the Rights of Women, with Strictures on Political and Moral Subjects* (Londres, 1792), essai qui représente une des premières analyses de la condition des femmes en même temps qu'une des premières revendications de leurs droits. Elle a notamment écrit : *Thoughts on the Education of Daughters: With Reflections on Female Conduct, in the More Important Duties of Life*, Londres, 1787 ; *A Vindication of the Rights of Men in a Letter to the Right Honourable Edmund Burke*, *ibid.*, 1790 ; *An Historical and Moral View of the Origin and Progress of the French Revolution*, *ibid.*, 1794.

4. En 1777, Mary Wollstonecraft fréquentait assidûment la maison de Thomas Taylor – elle en parlait comme d'une « oasis de paix » – pour débattre de philosophie grecque, néoplatonicienne en particulier. Par la suite, Taylor se serait senti trahi par Wollstonecraft, ainsi qu'il ressort d'une lettre à George Cumberland où il accuse son ex-amie de défendre des théories trop audacieuses. Taylor, qui s'affirmait « *a professed platonist* », soutenait que « l'amour n'est vrai que dans la mesure où il est pur ou, en d'autres termes, dans la mesure où il surgit au-delà de la satisfaction de notre part animale ». Ce motif affleure dans quelques-unes des pages de sa *Vindication*, celles notamment où il engage la polémique avec Wollstonecraft à propos d'éducation sexuelle. Sur leur amitié et sa rupture, cf. George Mills Harper, « Mary Wollstonecraft's Residence with Thomas Taylor the Platonist », *Notes and Queries*, déc. 1962, pp. 461-463.

5. *A Vindication...*, « Advertisement », p. IV.

6. *Ibid.*, chap. I, « That God Had Made All Things Equal », p. II. Le mot *boldness* signifie hardiesse, mais aussi effronterie et impudence.

7. *Ibid.*, p. 17.

8. *Ibid.*, chap. II, « That Brutes Possess Reason in Common with Men ». Taylor cite ici des passages extraits du Livre III de Porphyre sur l'abstinence de la nourriture d'origine animale.

9. *Ibid.*, chap. III, « That in Consequence of Brutes Possessing Reason We Ought to Abstain from Animal Food – And that this Was the Practice of the Most Ancient Greeks » ; chap. IV, « That this Was likewise the Practice of the Egyptian Priests » ; chap. V, « The Same Abstinence Exemplified in the History of the Persians and Indians ».

10. *Ibid.*, « Advertisement », p. VII ; chap. VI, « On the Importance of Understanding the Language of Brutes and Restoring Them to Their Natural Equality with Mankind ».

11. *Ibid.*, chap. VII, « That Magpies Are Naturally Musicians, Oxens Arithmeticians and Dogs Actors », p. 83.

12. « Toute l'éducation de la femme, écrit Rousseau dans *Émile*, doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, s'en faire aimer et honorer ; les élever jeunes, les corriger grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie aimable et douce. Voilà les devoirs des femmes de tout temps. Différente est la nature des deux sexes, différentes seront donc les fonctions: que la mère soit nourrice et le père précepteur. »

13. Mary Wollstonecraft, *A Vindication...* ; trad. italienne : *I diritti delle donne*, Rome, Editori Riuniti, 1977, p. 142. (L'ouvrage de M. Wollstonecraft n'étant pas disponible en français, je donne ici les références à l'édition italienne, NdT).

14. *Ibid.*, p. 173.

15. *Ibid.*, p. 181.

16. John Oswald, *The Cry of Nature or an Appeal to Mercy and to Justice on Behalf of the Persecuted Animals*, Londres, J. Johnson, 1791.

17. John Oswald, né à Edimbourg entre 1755 et 1760, mort en 1793 dans les guerres de Vendée, servit comme sous-lieutenant de l'armée anglaise dans les Indes orientales ; là, il s'intéressa au brahmanisme qui eut sur lui une profonde influence. Rentré en Angleterre en 1784, il se consacra à la littérature ; au début de la Révolution française, il correspond depuis Londres avec Bonneville, dont il traduira les œuvres, et devient membre du Club des Jacobins. Il a notamment écrit, en plus de nombreux poèmes : *The Triumph of Freedom, an Ode to Commemorate the Anniversary of the French Revolution*, Londres, 1791 ; *The Government of the People, or a Sketch of a Constitution for the Universal Commonwealth*, *Ibid.*, 1793 ; *Review of the Constitution of Great Britain*, Paris, 1792. Sur Oswald, cf. A. Lichtenberger, « John Oswald, écossais, jacobin et socialiste », *La Révolution française*, xxxii, 1897. Des notices relativement importantes sur ce personnage à la fois théoricien et homme d'action figurent in James H. Billington, *Con il fuoco nella mente. Le origini della fede rivoluzionari*, Bologne, Il Mulino, 1986 (ouvrage non trad. en français, NdT).

18. *The Cry of Nature...*, « Advertisement », p. II.

19. *Ibid.*, p. 40.

20. Juriste écossais (1714-1799), spécialiste d'histoire naturelle et admirateur de Rousseau, James Burnett, lord Monboddo, est considéré comme un précurseur de Darwin. Dans son ouvrage intitulé *On the Origin and Progress of Language* (1773-1792), il fait remonter l'homme à l'orang-outan et émet l'hypothèse que tous les anthropoïdes auraient une descendance commune : « L'orang-outan, écrit-il, est un animal à forme humaine au dedans comme au dehors ; il possède l'intelligence, des sentiments et des émotions qu'il partage avec notre espèce, tel le sens de l'honneur et de la justice (...). Il n'existe aucune différence naturelle entre nos esprits et les leurs et la supériorité dont nous jouissons est fortuite. » L'intérêt d'Oswald pour Monboddo est lié à sa tentative de réduire la distance entre l'homme et les animaux, une tentative d'inspiration rousseauiste déclarée puisque, pour Rousseau, la capa-

citée à se perfectionner (« perfectibilité ») est cette qualité spécifique qui distingue l'espèce humaine des autres espèces animales.

21. *The Cry of Nature...*, p. 44.

22. *Ibid.*, pp. 12-13.

23. *Ibid.*, p. 82.

24. Henry Salt, *Animal's Rights Considered in Relations to Social Progress*, Londres, George Bell & S., 1892 ; rééd. avec une préface de Peter Singer, Londres Centaur Press, 1980.

25. Né en Inde en 1851, mort à Brighton en 1939, Henry Salt a publié de nombreux ouvrages, dont : *A Plea for Vegetarianism*, Londres, 1886; *The Life of Henry David Thoreau*, *Ibid.*, 1889; *Seventy Years Among Savages*, *Ibid.*, 1921.

26. Le passage où Bentham établit un parallèle entre l'esclavage humain avec son corollaire, le trait physique qui lui sert de prétexte, et les pratiques similaires imposées aux animaux, s'achève ainsi : « Les Français ont déjà découvert que la couleur noire de la peau n'est pas un motif au nom duquel abandonner sans réparations un être humain aux caprices d'un bourreau. Peut-être arrivera-t-on un jour à reconnaître que le nombre de pattes, la villosité de la poitrine ou la terminaison du sacrum sont des motifs également insuffisants pour abandonner un être sensible au même sort. Quel autre élément pourrait servir à tracer la ligne infranchissable ? La faculté de raisonner, ou celle peut-être du langage ? Un cheval ou un âne sont pourtant incomparablement plus rationnels, et plus communicatifs, qu'un enfant d'un jour, d'une semaine, voire d'un mois. Toutefois, même en admettant qu'il en aille autrement, qu'importe ? Le problème n'est pas de se demander "peuvent-ils raisonner ?", "peuvent-ils parler", mais "peuvent-ils souffrir" ? » Cf. *Introduction to the Principles of Morals and Legislation*, chap. XVII, Londres, 1789.

27. Apparu aux États-Unis à la fin des années 70, l'écoféminisme soutient non seulement que la théorie et la pratique féministes doivent se situer dans une perspective écologiste, mais que le mouvement écologiste lui-même doit adopter une perspective féministe. Ces positions sont clairement exposées dans un ouvrage de Carolyne Merchant traduit en italien (mais pas en français, NdT) : *La morte della natura. Donne, ecologia e rivoluzione scientifica*, Milan, Garzanti, 1988.

28. Adrienne Rich, *Naître d'une femme*, Denoël, 1980.

29. Peter Singer, *La Libération animale*, Grasset, 1993.

30. Gena Corea, « The Reproductive Brothel », in ID., *Man-Made Women. How New Reproductive Technologies Affect Women*, Londres, Hutchinson, 1985, p. 42.

31. Carol Adams, *The Sexual Politics of Meat : A Feminist Vegetarian Critical History*, Cambridge, Polity Press, 1990.